

Newsclip [00:00:01] :

Il revient ! La chose avec un cerveau presque humain... Electro le robot.

Tim Phillips [00:00:09] :

Aujourd'hui, sur VoxTalks Economics, Daron Acemoglu explique comment les grandes technologies accroissent les inégalités et affaiblissent la démocratie.

Bienvenue sur le site VoxTalks Economics du Center for Economic Policy Research. Je m'appelle Tim Phillips. Chaque semaine, nous vous présentons le meilleur de l'actualité de la recherche en économie. N'oubliez pas de vous abonner et de nous suivre sur Instagram à VoxTalks Economics.

Vous avez peut-être remarqué que la technologie numérique, et l'IA en particulier, reçoit actuellement énormément d'attention dans les médias . Dans un épisode spécial de VoxTalks cette semaine, je m'entretiens ainsi avec un éminent économiste qui s'est donné pour mission de faire éclater cette bulle, arguant que ce culte de l'optimisme technologique concentre le pouvoir entre les mains d'une élite ultra riche qui n'a pas de comptes à rendre, tout en menaçant les moyens de subsistance du reste d'entre nous. La semaine dernière, Daron Acemoglu était à Londres pour parler de son nouveau livre, écrit avec son collègue du MIT, Simon Johnson. Ce livre s'intitule Power and Progress (Pouvoir et progrès). Il y affirme que nous devons réorienter la voie de l'innovation si nous voulons l'exploiter pour créer une prospérité partagée. Lorsque je l'ai rencontré, je lui ai d'abord demandé s'il avait pressenti que l'IA allait devenir le sujet dont tout le monde parlerai actuellement, au moment même où il publiera un manifeste pour le changement.

Daron Acemoglu [00:01:38] :

Oui et non. Nous avons commencé à écrire ce livre il y a plus de trois ans. J'ai écrit un article dans le Washington Post intitulé : "The AI We Should Fear is Here" (L'IA que nous devrions craindre est là). Une référence au fait que ce ne sont pas des robots tueurs super intelligents, dont nous devrions nous préoccuper mais de la façon dont nous utilisons aujourd'hui les technologies numériques . Mais sincèrement, je suis impressionné par certaines des choses que Chat GPT ou GPT Four fait. D'un autre côté, je suis très inquiet de la façon dont il est utilisé.

Tim Phillips [00:02:06] :

Je suppose qu'il serait mieux de d'abord expliquer en quoi consiste ce livre, qui s'intitule Pouvoir et progrès. Expliquer ce qu'est le pouvoir et ce qu'est le progrès ?

Daron Acemoglu [00:02:14] :

Le pouvoir, c'est celui qui détient le pouvoir social dans la société. C'est partout. Avez-vous plus de richesses, plus de statut que moi ? C'est la question du pouvoir. Mais ce qui nous préoccupe vraiment, c'est de savoir qui a le pouvoir de définir l'orientation de la technologie future et la manière dont nous distribuons les gains qui en proviennent. Le progrès concerne d'une part les progrès technologiques et d'autre part la question de savoir si nous progressons vraiment en tant qu'humanité.

Tim Phillips [00:02:41] :

C'est un livre très direct. Vous avez des opinions tranchées et fortes sur le sujet. . Il y a beaucoup de choses que nous faisons avec la technologie qui ne vont pas dans la bonne direction pour le moment.

Daron Acemoglu [00:02:51] :

Oh, j'ai échoué et j'essayais de me retenir. Je pense que notre objectif est double. D'une part, nous voulons contrer un discours, et pour cela, il faut être direct. Et ce discours est une forme de techno-optimisme, à la fois dans le monde de la technologie, dans la Silicon Valley et au-delà, et dans le monde universitaire, selon lequel, d'une manière ou d'une autre, tout ce qui améliore nos capacités apportera automatiquement des avantages à la plupart des gens. La qualité de vie s'améliorera, les produits seront meilleurs, les salaires plus élevés. Nous tenons à ajouter une note de prudence à ce sujet. Dans dans le passé, cela a parfois fonctionné. Nous avons de la chance, énormément de chance de vivre aujourd'hui plutôt qu'il y a 300 ans, mais il n'y a rien d'automatique là-dedans. Deuxièmement, nous essayons d'élargir la conversation sur qui est impliqué dans le contrôle de l'avenir de la technologie, car nous croyons fermement, toujours sur la base de notre lecture de l'histoire, que le contrôle démocratique de la technologie est essentiel.

Tim Phillips [00:03:56] :

Votre lecture de l'histoire remonte à 1000 ans. Une chose est, je cite le livre ici, que la mesure dans laquelle les gains de productivité sont partagés entre le capital et le travail ne sont pas des données inéluctables. Il s'agit de choix de société. Ce qui en ressort, c'est que ces choix ont été faits de différentes manières, à différentes époques, avec différents résultats. Très souvent, cependant, ils ont profité à une petite élite. Et c'est ce qui se passe aujourd'hui, selon vous ?

Daron Acemoglu [00:04:24] :

Absolument, c'est ce que je pense de ce qui se passe actuellement. Et pour comprendre

cela et aussi pour évaluer pourquoi, en général, dans le monde universitaire, par exemple, dans ma profession d'économiste, y compris dans certains de mes écrits antérieurs, on a le sentiment que les choses vont s'améliorer. Nous devons comprendre les différentes forces en présence. Et ce que nous appelons dans le livre le "bandwagon de la productivité" est essentiel à cet égard, car la plupart d'entre nous gagnent leur vie en vendant leur travail. Pour qu'il y ait une prospérité partagée, il faut donc qu'il y ait un processus par lequel les améliorations technologiques augmentent les salaires. C'est ce que l'on appelle la productivité. La raison pour laquelle les économistes y croient, et moi aussi, c'est que nous pensons que le changement technologique augmente la productivité moyenne. Il s'agit de la quantité de produits que l'on peut produire avec une quantité de travail donnée. Lorsque cette productivité est plus élevée, les entreprises embauchent davantage de main-d'œuvre ou souhaitent en embaucher davantage. Cela entraîne une hausse de la demande de main-d'œuvre et des salaires. Ce que nous avançons dans le livre, c'est qu'il y a deux grandes hypothèses pour cela. Elles ne sont pas toujours satisfaites. L'une d'entre elles est que la productivité moyenne augmente. Nous produisons plus, mais la productivité marginale du travail ne s'améliore pas forcément. La raison en est que nous utilisons la technologie pour l'automatisation. Nous sommes très productifs en ayant une usine qui n'a pas de travailleurs. C'est superbe pour la productivité moyenne. Un grand nombre divisé par zéro. Mais ce n'est pas génial pour la contribution des travailleurs à la productivité et les employeurs ne vont pas s'empresse de payer davantage les travailleurs. Deuxièmement, les institutions, même si les travailleurs sont plus productifs, les employeurs peuvent essayer d'en garder une plus grande part pour eux. C'est pourquoi les négociations, les normes générales sont essentielles pour déterminer qui bénéficiera du progrès technologique.

Tim Phillips [00:06:16] :

Qu'est-ce qui a changé votre façon de penser à ce sujet ? Quand avez-vous commencé à penser que vos travaux antérieurs donnaient une image trop optimiste de la technologie ?

Daron Acemoglu [00:06:25] :

Il y a une quinzaine d'années, j'ai commencé à travailler sur des modèles automatisés. C'est un premier tournant. Ensuite, j'ai toujours été intéressé par les institutions. J'ai toujours abordé les aspects institutionnels sous l'angle de qui gagne, qui perd, des questions de pouvoir. Certains de mes travaux reflétaient déjà ces aspects sur le marché du travail, mais je n'avais pas encore fait le tour de la question. Par exemple, nous partons du principe que les relations de travail ne sont pas coercitives. Mais si vous regardez l'histoire, la forme modale d'emploi n'est pas un système de marché libre, mais un système dans lequel les employeurs exercent un pouvoir, parfois violent, sur leurs travailleurs. L'esclavage, les relations féodales, le travail servile, la servitude pour dettes, tout cela existe encore aujourd'hui.

Tim Phillips [00:07:20] :

Il y a également un sentiment d'urgence dans ce livre : les choses doivent changer. Nous y reviendrons dans une minute. Mais vous pensez que ce que vous appelez l'oligarchie aujourd'hui, les personnes qui tirent leur épingle du jeu grâce aux changements technologiques, est néfaste pour la société ? En quoi sont-ils mauvais pour la société ?

Daron Acemoglu [00:07:42] :

Permettez-moi donc d'essayer d'éclaircir ce point. Nous parlons d'une oligarchie de la vision. Ce n'est donc pas l'oligarchie économique qui me préoccupe. Qu'est-ce que cela signifie ? Si l'on part du principe qu'il n'y a pas de voie technologique préétablie, ce qui est si important pour les techno-optimistes, non, nous choisissons la voie de la technologie. Nous choisissons la direction de la technologie. La question est alors de savoir ce qui détermine cette orientation technologique. Il est évident que les forces économiques jouent un rôle important. Mais Simon et moi pensons qu'il n'y a pas que les forces économiques. Il s'agit aussi de la vision des acteurs puissants. Pensez-vous qu'il faille utiliser la technologie pour donner du pouvoir aux gens ou pour les priver de pouvoir, pour les rendre plus démocratiques ou pour les mettre à l'écart ? Ces visions sont importantes. Elles l'ont toujours été. Elles sont d'autant plus importantes aujourd'hui qu'un petit groupe de personnes a une voix surdimensionnée, sur les débats concernant l'orientation de la technologie. C'est ce que nous appelons l'oligarchie de la vision. Il est remarquable de constater l'homogénéité des antécédents et des visions du monde des personnes les plus puissantes qui façonnent l'avenir de la technologie.

Tim Phillips [00:08:47] :

Je suppose qu'ils diront qu'ils font du bien à la planète et qu'ils ont une perspective à laquelle tout le monde n'a pas accès.

Daron Acemoglu [00:08:56] :

Et bien, cela est le point de vue techno-optimiste. Voici un corollaire à ce point de vue techno-optimiste. J'y reviendrai, car ce corollaire est en fait très important pour réfléchir à l'ensemble des questions. Il est possible d'envisager un monde dans lequel le progrès se produit. Il existe un petit groupe de personnes très talentueuses, des ingénieurs, des scientifiques, des génies. Ils conçoivent des technologies et la meilleure façon pour la société de progresser est que ces technologies soient utilisées sans questionnement par le reste de la société. Cette vision est très répandue dans la Silicon Valley. Elle trouve ses racines à la fois dans le pouvoir des entreprises et dans la façon dont les idées remontant à Alan Turing ont articulé ce que nous pensons des ordinateurs, de l'intelligence autonome des machines. Ces deux idées, le pouvoir des entreprises et l'intelligence autonome des machines, rencontrant l'approche du génie, nous donnent une vision très spécifique. Et bien

sûr, si vous interrogez ces personnes, elles vous diront que « Vous devriez tous nous être incroyablement reconnaissants. Notre contribution dépasse les milliards que nous gagnons. C'est pourquoi nous avons un tel statut ». Mais même cela n'est pas suffisant. Je m'interroge sur ce point. Bien sûr, il y a des gens très, très intelligents dans la Silicon Valley, et la créativité dans cet écosystème est étonnante. Mais cela ne signifie pas pour autant que toutes les décisions qu'ils prennent sont les bonnes. C'est là qu'intervient le contrôle démocratique. Simon et moi adoptons un point de vue différent. Nous nous éloignons de l'intelligence autonome des machines. Nous estimons que ce que nous devrions attendre des machines, ce n'est pas leur intelligence. Ce n'est pas du tout la bonne façon de poser la question. Nous devrions souhaiter que les machines soient utiles, qu'elles soient utiles aux humains. Pourquoi cela a-t-il un sens ? Il faut envisager le problème différemment. Là encore, il s'agit d'une question empirique et philosophique. Mais je pense que les humains sont étonnamment polyvalents. Ils sont très compétents, très adaptables et très créatifs. Leur véritable force réside dans la diversité de leurs compétences. Et il existe un moyen d'amplifier et d'améliorer ces compétences à l'aide de la technologie. C'est ce que l'utilité de la machine devrait faire. Calculatrice, elle ne me remplace pas. Ce n'est pas de l'intelligence. Elle est incroyablement utile. Wikipédia distille de la bonne manière, à mon avis, la sagesse humaine, et nous la présente d'une manière digeste que nous pouvons aller vérifier. On ne nous l'enfoncé pas dans la gorge de manière autoritaire. C'est donc ce genre de choses que nous devrions rechercher, et non cette intelligence autonome des machines. Cette vision nous égare.

Tim Phillips [00:11:19] :

Votre argument à propos de cette vision est qu'il s'agit de remplacer les humains ?

Daron Acemoglu [00:11:23] :

Il s'agit de remplacer les humains et de les priver de leur pouvoir, pour la plupart d'entre eux, et non les personnes qui conçoivent la technologie. H. G. Wells en a tiré l'essentiel dans *La machine à remonter le temps*, en 1895. Il a dit que la technologie n'est pas seulement la domination de l'homme sur la nature, mais aussi le contrôle de l'homme sur l'extérieur.

Tim Phillips [00:11:40] :

Et bien sûr, ce qui se passe dans la machine à remonter le temps, c'est que nous obtenons deux races d'humains totalement différentes, une race de maîtres et une race de sujets.

Voiceover [00:11:53] :

Daron et ses coauteurs ont publié de nombreux articles sur Vox EU concernant l'impact de la technologie sur le travail et la société. Par exemple, en mars 2023, *Les robots industriels*

sur les travailleurs, les gagnants et les perdants. En novembre 2022, Automatisation et polarisation. Et en novembre 2021, Les dangers de l'intelligence artificielle non réglementée.

Tim Phillips [00:12:21] :

Mais il y a aussi cette vision techno-optimiste de l'avenir, selon laquelle nous pourrions être libérés du travail. S'il y avait suffisamment d'argent pour que nous puissions vivre, pourquoi devrions-nous travailler ? Pourquoi voulez-vous tant protéger les emplois ?

Daron Acemoglu [00:12:36] :

Excellente question, et c'est une question difficile, alors permettez-moi d'en prendre une autre d'abord, qui est la suivante : qu'y a-t-il de mal à être techno-optimiste ? Et qu'y a-t-il de mal à s'alarmer des robots tueurs ? Qu'ils nous apaisent tous les deux ? Oui, je pense que nous devrions être inquiets. Vous avez raison de poser la question de cette manière, nous devrions être inquiets. Mais cette inquiétude doit se traduire par un programme positif. Un agenda dans lequel les gens ont une meilleure connaissance, une meilleure compréhension et une voix sur l'orientation de la technologie. La question que vous posez est en partie la suivante : pourquoi nous soucier du travail ? Et bien, pour trois raisons. Premièrement, à moins de changer complètement nos institutions, c'est là que nous gagnons notre vie. Et si on détruit le travail, on va vraiment aller vers une société beaucoup plus à deux vitesses. Allah HG. Wells. Je suis donc très inquiet à ce sujet. Non, je ne crois pas que nous allons construire de meilleurs systèmes de redistribution qui pourraient compenser l'absence de croissance des revenus pour les pauvres si nous nous débarrassons du travail.

Deuxièmement, je pense en fait que l'orientation de la recherche en IA est faussée. Elle peut être meilleure si nous amplifions les capacités humaines. Ainsi, même en laissant de côté les questions philosophiques et de redistribution, du simple point de vue de la productivité, nous ferions mieux d'essayer de compléter les humains, en créant de nouvelles tâches pour eux. Pensons-y de cette manière. Permettez-moi de présenter deux arguments à cet égard. Premièrement, tout le monde dans la Silicon Valley et de nombreuses personnes aux États-Unis parlent de ces technologies étonnantes. Le nombre de brevets aux États-Unis a été multiplié par cinq ou six au cours des 40 dernières années. Nous avons un nouveau gadget chaque jour, mais la croissance de la productivité n'a jamais été aussi faible. Nous n'en faisons pas bon usage. Et quand on y pense, il est très difficile d'augmenter la productivité simplement en automatisant. Même avec l'automatisation la plus rapide. L'économie américaine va automatiser peut-être 3 à 4 % des tâches et des professions qu'elle exerce. Imaginez à quel point les machines doivent être meilleures que les humains pour que cela se traduise par une croissance de la productivité de 1 ou 2 % au niveau global. Au lieu de cela, si nous rendons les humains un peu plus productifs, c'est un gain très important. Troisièmement, je pense qu'une société dans laquelle les gens ne travaillent pas serait une société dystopique. Comment définissons-nous nos réseaux sociaux, notre sens de la valeur et de l'appartenance ? En fait, je pense, et Michael Sundell a également mis le doigt sur la tyrannie du mérite. L'économie s'est un peu trop engagée

dans la voie Rawlsiste qui consiste à penser la justice uniquement en termes de consommation. Bien sûr, la consommation est importante. Il y a donc des aspects que les Rawls a bien compris. Mais nous devrions également y ajouter un sens de la justice contributive, c'est-à-dire que les gens perçoivent et sont reconnus pour leur contribution à la société. Si ce n'est pas du travail, qu'est-ce que c'est alors ? Allons-nous contribuer à la société en jouant à des jeux dans le monde virtuel ? Je pense donc qu'il y a là une énigme.

Tim Phillips [00:15:30] :

Si je regarde les choses de l'autre côté du télescope, je suis un chef d'entreprise. Si je suis un grand techno-optimiste, je chercherais, par exemple, la machine qui pourrait programmer très bien parce que dès que j'en ai une, j'en ai autant que j'en ai besoin. Les programmeurs ne se déplacent pas. Ils doivent être formés. Il faut les former, les recruter. Le problème avec les machines qui rendent les humains plus productifs, c'est qu'il faut alors employer des humains, ce qui est très difficile à faire.

Daron Acemoglu [00:15:58] :

Absolument, vous avez parfaitement raison, Tim. C'est le parti pris du monde de l'entreprise. Une fois que l'on est tombé dans le trou du lapin de la maximisation de la valeur pour l'actionnaire, merci Milton Friedman. On commence alors à se demander pourquoi on devrait essayer de rendre les humains plus productifs. Ils sont gênants. Ils négocieront des salaires plus élevés. Ils poseront des exigences, et je devrai en payer une partie. Cette vision, ce rêve, a accompagné les entreprises tout au long de l'histoire. Même pendant la révolution industrielle, les machines autonomes étaient très attrayantes pour les employeurs. Dès 1950, les magazines américains parlaient d'usines sans travailleurs grâce aux machines à commande numérique qui étaient mises en place à l'époque. L'automatisation des bureaux était saluée comme un facteur de productivité élevé, car elle permettait de se débarrasser des cols blancs. Les robots industriels l'ont fait pour les cols bleus. Ce rêve est donc en partie devenu réalité.

L'IA menace de faire de ce rêve une réalité. Et si vous êtes le manager, c'est peut-être une bonne chose. Pas pour les travailleurs, pas pour la société dans son ensemble et, encore une fois, pas pour la productivité, parce que nous pourrions faire mieux avec la technologie en complétant les humains, en créant de nouvelles tâches pour eux.

Tim Phillips [00:17:04] :

L'une des façons de concrétiser votre vision d'un bon avenir est de donner à un plus grand nombre de personnes la possibilité de s'exprimer sur l'orientation de la technologie. L'une des citations qui m'a le plus marqué dans ce livre est celle de Norbert Weiner, qui travaillait au MIT, et qui parlait des robots comme d'un véritable travail d'esclave. Il disait que tout travail en concurrence avec le travail d'esclave doit accepter les conséquences économiques du travail d'esclave. Et il semble que ce soit la direction dans laquelle vous vous inquiétez.

Daron Acemoglu [00:17:34] :

Je le suis.

Tim Phillips [00:17:35] :

La première chose à faire est donc de trouver un moyen de permettre aux travailleurs concernés de s'exprimer. Et c'est très différent de ce qui se passait, disons, dans les années 1960 ou 1970. Nous n'avons plus ce type d'organisation syndicale. Comment les travailleurs vont-ils s'exprimer aujourd'hui ?

Daron Acemoglu [00:17:54] :

Absolument. Je pense que c'est une question essentielle. Il ne s'agit pas seulement des travailleurs. Le contrôle démocratique concerne la société dans son ensemble. Au fait, merci d'avoir évoqué Norbert Weiner. Je pense qu'il était vraiment en avance sur nous tous lorsqu'il écrivait sur ces questions à la fin des années 1940. Il n'a pas utilisé le terme d'utilité des machines, mais nous lui attribuons également ces idées. C'est donc une bonne chose de se souvenir de lui, mais comment allons-nous le faire ? À propos, Norbert Weiner avait également compris que les travailleurs devaient pouvoir s'exprimer pour que cela se produise. Oui. Je ne pense pas que les syndicats à l'ancienne reviendront. Si vous regardez l'histoire du syndicalisme au Royaume-Uni et aux États-Unis, vous verrez qu'elle n'est pas très fructueuse. Ce n'est pas une histoire de grand succès.

Tim Phillips [00:18:34] :

Non.

Daron Acemoglu [00:18:34] :

Pourquoi ? Parce que je ne pense pas, à quelques exceptions très importantes près, que les dirigeants syndicaux aient compris qu'ils devaient négocier non seulement les salaires, mais aussi le travail d'organisation, la formation et l'orientation de la technologie. Et cela a été très difficile aux États-Unis. C'était également très difficile au Royaume-Uni. Parce que beaucoup de négociations ont été étudiées au niveau de l'établissement, elles ont été très conflictuelles, mais elles ont eu lieu dans les pays nordiques et en Allemagne. Mais même ces modèles vont être remis en question parce qu'ils étaient centrés sur les cols bleus de l'industrie, et qu'ils sont de moins en moins nombreux. Nous devons donc trouver de nouveaux modes d'organisation. Mais il existe des modèles. Vous savez qui s'intéresse à la question de la technologie ? La guilde des écrivains. Cette grève de la guilde des écrivains porte exactement sur les bonnes

questions. Ils parlent d'IA, de données, de travail créatif. Ce qui les préoccupe, c'est de savoir si les studios peuvent prendre de vieilles sitcoms et de vieilles émissions, y injecter du GPT quatre ou du GPT huit, peu importe ce que c'est, et en tirer quelque chose d'ennuyeux, des émissions en boîte, mais qui restent rentables ? Et s'ils le font, à qui reviennent les bénéfices ? Le problème, c'est que s'ils font cela, ils ne créent rien de productif. Le génie humain consiste à créer de nouvelles choses. Ce n'est pas en reprenant de vieilles rediffusions de Friends et en les améliorant légèrement que vous y parviendrez. Il faut une nouvelle créativité. Nous pouvons utiliser les outils d'IA pour cela. Mais le contrôle des négociations sur les données entre les travailleurs créatifs et les studios sera très important. Plus largement, transposons cela à l'industrie des services dans les entrepôts d'Amazon. Qui contrôle les travailleurs ? Je pense que l'autonomie des travailleurs fait partie du problème. Lorsque les patrons exercent une surveillance incessante et un contrôle total sur le temps de travail des travailleurs, l'environnement n'est pas bon.

Tim Phillips [00:20:27] :

L'un des sujets qui revient régulièrement lorsqu'il s'agit de ralentir l'adoption des nouvelles technologies est celui de leur taxation. Les taxes sur les robots étaient en vogue il y a au moins cinq ans. Pourrait-on taxer l'IA pour la rendre moins attrayante en tant que substitut de l'homme ? Cela rend les humains comparativement moins chers.

Daron Acemoglu [00:20:50] :

Il y a un certain nombre de questions qui se posent, je vais donc les aborder une par une. Tout d'abord, chaque fois que l'on parle de ralentir le changement technologique, il faut être très prudent. Nos antécédents politiques en matière de blocage du changement technologique ne sont pas bons, c'est le moins que l'on puisse dire. Il est terrible. Why Nations Fail, le livre que j'ai écrit avec Jim Robinson, contient de nombreux exemples de blocage désastreux de la technologie à cause de groupes d'intérêt. Nous ne voulons pas répéter cela. Cela étant dit, permettez-moi de poser la question suivante : quel est le coût pour l'humanité si l'adoption et le développement de grands modèles linguistiques sont retardés de six mois ? Je ne pense pas que quiconque puisse avancer l'argument que c'est énorme.

Voiceover [00:21:35] :

Une lettre ouverte signée par Elon Musk appelle à une pause dans le développement de systèmes d'intelligence artificielle plus puissants, en invoquant les risques pour la société...

Daron Acemoglu [00:21:45] :

C'est pourquoi j'ai été l'un des premiers signataires de l'appel à l'arrêt de la formation des grands modèles linguistiques pendant six mois, jusqu'à ce qu'un nouveau cadre réglementaire

compréhensif soit mis en place.

Voix off [00:21:56] :

... invite les développeurs qui travaillent sur des systèmes plus puissants que celui d'OpenAI, le GPT Four récemment lancé, à interrompre leurs travaux pendant six mois pour se consacrer à la sécurité.

Daron Acemoglu [00:22:08] :

J'aime le progrès technologique. Il n'y a rien que j'apprécie et que je chéris plus que la science. Mais l'IA va trop vite, elle est sur une mauvaise voie et nous ne disposons pas du cadre réglementaire ou de la compréhension de ce qui va se passer pour pouvoir y répondre. C'est ce qui m'inquiète. C'est donc à contrecœur que j'ai signé cet accord, car je pense que nous avons besoin d'un signal d'alarme. Et j'ai écrit ce livre parce que je pense que nous avons besoin d'un rappel à l'ordre.

Tim Phillips [00:22:35] :

Les pauses de six mois ont semblé, à beaucoup de personnes avec lesquelles j'ai discuté dans une entreprise de technologie, comme n'étant pas du tout pratiques. Personne ne s'arrêtera. Ils sont trop enthousiastes.

Daron Acemoglu [00:22:44] :

Je sais, mais nous devons développer une autre perspective. Je savais qu'ils n'allaient pas s'arrêter pendant six mois, mais il s'agit de construire une large coalition et je ne pense pas que l'arrêter soit la bonne solution. Les taxes sur l'IA, que vous avez évoquées, sont-elles la bonne solution ? Je n'en suis pas sûr, mais permettez-moi de vous dire ce qui, à mon avis, pourrait être utile dès maintenant. Le code fiscal du Royaume-Uni, des États-Unis et de nombreux autres pays subventionne déjà excessivement le capital et le capital numérique au détriment du travail. Nous imposons des impôts sur le revenu, des charges sociales et de nombreuses autres taxes aux entreprises, directement ou indirectement, par l'intermédiaire de leurs travailleurs. Si elles embauchent davantage de salariés, nous les subventionnons. Lorsqu'elles adoptent du capital, c'est souvent pour remplacer le travailleur. Nous subventionnons donc l'automatisation. Alors pourquoi ne pas uniformiser les règles du jeu et égaliser les impôts marginaux sur le capital et le travail ?

Tim Phillips [00:23:31] :

Cela fonctionnerait-il aussi bien si l'on brisait les grandes entreprises technologiques ?

Daron Acemoglu [00:23:34] :

C'est ce que je pense. Je ne pense pas qu'il s'agisse d'une solution globale. Je ne pense pas

que cela suffise en soi. Mais oui, je pense que ce serait une bonne idée parce que ce sont les plus grandes entreprises que nous ayons connues dans l'histoire de l'humanité et qu'elles sont très puissantes à la fois politiquement et socialement, sans parler du pouvoir économique. Elles fixent tout simplement l'ordre du jour. Elles peuvent acquérir qui elles veulent, elles peuvent influencer les politiciens, elles fixent toutes les priorités politiques. Donc, je pense qu'en tant qu'étape dans la réduction de leur emprise sur le pouvoir, la rupture est quelque chose que nous devrions envisager.

Tim Phillips [00:24:08] :

Enfin, Daron, vous avez un peu parlé au début de ce que sont les économistes et de la façon dont ils voient les choses. Les manuels d'économie - si vous regardez les deux mots qui figurent dans votre titre, Pouvoir et Progrès = ne parlent pas du tout de pouvoir. Lorsqu'ils parlent de la technologie, c'est dans une sorte de chose indifférenciée qui vous fait passer de pas très bon à très bon Devrions-nous réfléchir à la manière dont nous enseignons l'économie ?

Daron Acemoglu [00:24:35] :

Oui, je pense que nous devons intégrer davantage le pouvoir. La politique et les institutions doivent être davantage prises en compte. Et lorsque nous parlons de technologie, oui, je pense que, tant au niveau des études supérieures qu'au niveau des études universitaires, la vision selon laquelle la technologie est quelque chose qui rend le travail plus productif est trop réductrice. Nous devons donc nous demander ce que fait la technologie. Fournit-elle de meilleures informations ? Automatise-t-elle ? Crée-t-elle de nouvelles tâches ? Il y a donc des choses à critiquer dans l'approche économique et le programme d'enseignement de l'économie. D'un autre côté, permettez-moi de dire que tout le monde travaille sur les conséquences de l'IA et que tout le monde réfléchit à la manière de penser la technologie, de l'informatique à la sociologie, en passant par les sciences politiques et la philosophie. Et je pense que les économistes sont à la pointe du progrès. Certains des meilleurs travaux visant à comprendre les conséquences de la technologie, de la discrimination et de l'inégalité sur les marchés du travail, du pouvoir, sont réalisés par des économistes. L'économie s'est vraiment imposée comme une profession innovante sur le plan conceptuel et empirique. Mais il y a aussi beaucoup de bagages. Je pense donc que nous devrions nous réjouir des choses que l'économie réussit à faire, mais nous devrions aussi essayer de moderniser certaines choses pour lesquelles nous sommes quelque peu rétrogrades.

Tim Phillips [00:25:49] :

Les notions de pouvoir et d'utilisation et d'abus de la technologie auraient été tout à fait familières au 19e siècle.

Daron Acemoglu [00:25:54] :

Absolument. Je veux dire que l'économie politique était là pour ça, et par le biais de l'auto-

économie politique. D'un autre côté, si vous regardez ce sur quoi les jeunes chercheurs travaillent aujourd'hui, beaucoup d'entre eux travaillent sur l'économie politique. Aujourd'hui, tous les grands départements d'économie proposent des cours et des domaines d'économie politique. Il y a beaucoup de nouveaux travaux sur la politique, les institutions, la culture, les luttes. Je pense qu'il faut s'en réjouir.

Tim Phillips [00:26:20] :

Avez-vous déjà eu des réactions de la part des PDG de l'industrie technologique ?

Daron Acemoglu [00:26:22] :

Pas encore, mais je leur ai parlé dans le passé et certains d'entre eux sont très réceptifs. Mais bien sûr, l'idée que vous ne comprenez pas, que tout cela est pour le mieux, est très profondément enracinée. Et il y a un autre point de vue : qui êtes-vous et qui est le public habituel pour parler de l'IA ? Nous sommes ceux qui comprennent les algorithmes. Et ma réponse est, bien sûr, que je ne sais pas comment concevoir de meilleurs algorithmes d'IA que vous, pas plus que je ne sais comment fabriquer des armes nucléaires. Mais je ne sais pas non plus comment fabriquer des armes nucléaires. Cela ne signifie pas que je ne devrais pas avoir mon mot à dire sur la question de savoir si la technologie nucléaire doit être utilisée à des fins pacifiques ou à des fins d'armement.

Tim Phillips [00:26:56] :

Daron, merci beaucoup.

Daron Acemoglu [00:26:57] :

Merci, Tim. C'était très bien.

Tim Phillips [00:27:08] :

Le livre s'intitule *Power and Progress our 1000 Year Struggle Over Technology and Prosperity* (Pouvoir et progrès, une lutte de 1000 ans pour la technologie et la prospérité). Les auteurs sont Daron Acemoglu et Simon Johnson. Il va vous faire tomber à la renverse.

Outro [00:27:25] :

Ceci est un VoxTalk du Center for Economic Policy Research. Nous vous présentons chaque semaine le meilleur de l'actualité de la recherche en économie, alors abonnez-vous, quel que soit l'endroit où vous recevez vos podcasts, nous sommes là. Et si vous aimez ce que vous entendez, laissez-nous un commentaire. La prochaine fois sur VoxTalks, *Quand les chercheurs collaborent, les équipes mixtes sont-elles plus ou moins performantes ?*